Le cintre était sur la banquette arrière

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Alain Rémond

Le cintre était sur la banquette arrière

Petites chroniques de la vie quotidienne

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris VIe*

Extrait de la publication

ISBN 978-2-02-111732-5

© ÉDITIONS DU SEUIL, MAI 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Le mystère de la banquette arrière

9 juin 2003

Décidément, quand ça va mal, ça va mal. Tel sera, si vous le voulez bien, le dicton du jour. Et même de la semaine. Dimanche 1er juin, donc, je rentre tranquillement, peinardement, d'un long week-end agrémenté d'un pont (dit « de l'Ascension »), sourire aux lèvres et valise à la main. Arrivé au pied des ascenseurs, j'avise, scotché sur chacune des deux portes (j'ai en effet le privilège, vu la taille et la hauteur de l'immeuble, d'avoir deux ascenseurs), le même avis, aussi précis que laconique : EN PANNE. Un ascenseur en panne, ce sont des choses qui arrivent. Deux, c'est embêtant. C'est même franchement rude quand on rentre d'un long week-end la valise à la main. Et qu'on habite, comme moi, au tout dernier étage. Soit le quatorzième.

Bon. De toute façon, je n'ai pas le choix. Quand faut y aller, faut y aller. J'empoigne ma valise (très lourde, est-il utile de le préciser ?). Et j'entame l'ascension (comme le pont du même nom). Il fait chaud. Très chaud. Les escaliers sont à double volée. Et le sommet est sacrément haut. Au septième étage, je m'autorise une pause, façon camp de base. Le temps d'essuyer de mon front la sueur qui dégouline le long des marches. Et je repars, plein de vaillance et de courage. Arrivé en haut *(home, sweet home !)*, les mollets sciés, je réalise qu'il va falloir que je redescende, pour acheter les menus produits nécessaires à ma subsistance (à com-

Extrait de la publication

mencer par l'indispensable baguette). Je redescends, donc. Sans ma valise, c'est déjà ça.

Dans la rue, je rencontre la gardienne de l'immeuble. Qui me donne deux informations. Premièrement : c'est l'orage qui a détraqué les ascenseurs. Deuxièmement (et là elle prend un air très embêté) : il s'est aussi passé autre chose, ce week-end. Le parking a été visité. Et un certain nombre de voitures ont été dépouillées. « Dont la vôtre… » Comment ça, dépouillées ? Comment ça, ma voiture ? Ben oui. Dans la nuit de vendredi à samedi. Ils ont emporté la banquette arrière. La banquette arrière ? Je retourne illico à l'immeuble, la baguette sous le bras. Et je descends au parking. *Damned!* Porte avant défoncée. Banquette arrière envolée. Super, me dis-je. Je pars en week-end en train, pour éviter les embouteillages de l'Ascension. Et pendant ce temps-là je me fais voler la banquette arrière. La vie a de l'humour.

Vite, je remonte chez moi. Au quatorzième étage, je vous le rappelle. Plus le sous-sol. Ce qui fait quinze. À pied. Arrivé en haut, je pose ma baguette, je m'essuie le front. Et j'appelle la police. « Comment ça, votre banquette arrière ? » Ben oui. « OK, on arrive. » Ils arrivent. Je redescends. Quinze étages. On fait le tour du parking. Six banquettes arrière envolées. Une voiture volée (avec sa banquette arrière). Un peu sciés, les policiers. Apparemment, il y a une forte demande en banquettes arrière. J'aimerais bien savoir qui héritera de la mienne. Elle est très confortable. J'espère qu'on en prendra soin. « Eh bien voilà, me dit le chef des policiers, vous n'avez plus qu'à aller porter plainte au commissariat. » Oui, dis-je, j'y vais de ce pas. En voiture. Heureusement qu'ils n'ont pas piqué les sièges avant. Avec tout ça, il est plus de 21 heures.

Je ressors du commissariat à minuit passé. Et je remonte chez

moi. À pied. J'entame la baguette, en pensant, mélancolique, à ma banquette arrière. Et en rêvant à mes mollets de jeune homme.

Le lendemain matin, comme tous les matins, je tourne le robinet de la douche. Rien. Pas une goutte d'eau. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Encore un coup de l'orage ? Je me renseigne. En fait, c'était prévu (et même annoncé par un papier dans l'ascenseur – sauf que, justement…) : des travaux de plomberie dans l'immeuble. À 8 heures du matin. Super. Et, au fait, l'ascenseur ? Je vais aux nouvelles. Qui ne sont que moyennement rassurantes : peut-être qu'on va le réparer aujourd'hui. Mais peut-être que non. Ça dépend. De quoi ? Justement, ça dépend. J'aime bien quand on m'explique. Bref : quand je rentre chez moi, le soir, les ascenseurs sont toujours en panne. Mais l'eau est revenue (pas ma banquette arrière, ne rêvons pas).

Le surlendemain, j'ai un rendez-vous, prévu de longue date, à Reims. Où je dois me rendre en train. Bingo : c'est le jour de la grève générale. Pas de train pour Reims. Vous allez croire que je le fais exprès. Je finis moi-même par me le demander. D'autant plus que le jour d'après, sur le coup de 8 heures, alors que je suis en train de prendre ma douche, l'eau chaude s'arrête net. Mais pas la froide. Les travaux de plomberie, encore. Super, le shampooing à l'eau froide. Là-dessus, j'allume France Inter, pour avoir des nouvelles de la grève. Justement, ils sont en grève. Enfin, une bonne nouvelle : les ascenseurs sont réparés.

Pour la banquette arrière, en revanche, ça va prendre du temps. Au moins un mois et demi, dit le garagiste. Forcément, avec tous ces vols de banquettes arrière, on n'en a plus en stock. J'ai l'impression, d'un seul coup, d'être au centre d'un vaste trafic international. Comme au cinéma. Sauf que partir en vacances sans banquette arrière, ce n'est pas terrible. Pas question, en tout

Extrait de la publication

cas, de laisser la voiture au parking. Pour la retrouver sans sièges avant, merci bien. Sans parler de la grève des trains. Qui m'empêcherait de rentrer chez moi. Et de tomber sur les ascenseurs en panne. Quant à l'eau chaude et à l'eau froide…

Ma vie est un formidable suspense.

Extrait de la publication

Des nouvelles de ma banquette arrière

27 octobre 2003

Il y a longtemps que je ne vous ai pas parlé de ma banquette arrière. La dernière fois (qui était aussi la première), c'était en juin. Je vous avais raconté comment, rentrant d'un week-end en train (pour éviter les embouteillages), j'avais retrouvé ma voiture, dans le parking de mon immeuble, délestée de sa banquette arrière. Pas seulement la mienne : cinq autres voitures avaient subi le même sort. À quoi il convient d'ajouter une septième, disparue corps et biens. Peut-être avait-elle servi à embarquer les banquettes arrière des six autres voitures. Car c'est bien beau de démonter des banquettes arrière. Encore faut-il pouvoir les transporter.

Après avoir porté plainte, après avoir fait les déclarations d'usage auprès de l'assurance, après avoir passé commande d'une nouvelle banquette arrière à mon garagiste, je suis parti en vacances. Sans banquette arrière. Et je vous ai laissés en plan. Or, vous êtes tout à fait en droit d'exiger des nouvelles de ma banquette arrière. L'histoire du journalisme est remplie d'événements montés en épingle, puis totalement oubliés. Il ne sera pas dit que j'aurai foulé aux pieds ma déontologie, en laissant s'enliser dans les sables de l'indifférence le vol de ma banquette arrière. C'est pourquoi je me fais un devoir de vous tenir au courant des suites de cette ténébreuse affaire.

Quatre mois après, donc, où en sommes-nous ? D'abord, je me

suis beaucoup instruit. Sachez, mesdames et messieurs, que le vol de banquettes arrière est en plein boum ! Il s'agit d'un créneau porteur, d'un secteur plein d'avenir. Les policiers et mon garagiste m'ont gentiment expliqué le circuit. Supposons que vous ayez l'intention d'acheter un véhicule utilitaire. Vous l'achetez muni de ses deux sièges avant (indispensables) mais sans banquette arrière. Ensuite, vous faites l'acquisition de votre banquette arrière sur le marché parallèle. C'est-à-dire sans TVA, sans taxe d'aucune sorte, sans rien. Bref : beaucoup moins cher. Et d'où viennent ces banquettes arrière à prix d'ami ? De ma voiture. Entre autres. Ça n'a rien d'un petit business marginal. Des milliers de voitures se sont fait débanquettiser. La demande explose. Il faut bien suivre.

Et c'est là où ça se corse. Parce que plus il y a de gens qui se font voler leur banquette arrière, plus il y a de gens qui veulent se faire remplacer leur banquette arrière (j'espère que vous arrivez à suivre). Et plus il y a de gens qui veulent se faire remplacer leur banquette arrière, moins le fabricant de banquettes arrière arrive à fournir. Résultat : je n'ai toujours pas de banquette arrière. Parfaitement, mesdames et messieurs : depuis quatre mois, je roule sans banquette arrière. Bien entendu, ça ne m'empêche pas de rouler. Mais pour véhiculer d'autres passagers (mes enfants, mes amis…), on fait comment ? D'accord, ça a aussi des côtés positifs : pour transporter un réfrigérateur ou une horloge franc-comtoise, c'est impeccable. Mais je ne transporte pas des réfrigérateurs ou des horloges franc-comtoises tous les jours. Disons même que ça m'arrive assez rarement. Alors que mes enfants ou mes amis… Déjà, les vacances. Toutes les vacances sans banquette arrière. Je confesse avoir dû, à quelques reprises, inviter mes passagers à s'asseoir par terre (enfin, sur le plancher), au mépris de toutes les règles de sécurité (et en priant pour que la maréchaussée ne me hèle pas du sifflet).

Extrait de la publication

Voilà à quelle extrémité m'a conduit l'alimentation du marché parallèle du véhicule utilitaire. Et je n'ai toujours pas de banquette arrière ! Malgré mes multiples appels téléphoniques à mon garagiste : rien. J'ai donc appelé l'échelon supérieur, M. Citroën lui-même (oui, au fait, c'est une Citroën, ma voiture). Enfin, je l'appelle M. Citroën, je ne sais pas qui c'est, la haute direction qui s'occupe des « relations Clientèle ». Il connaît mon dossier par cœur, M. Citroën (le dossier de ma banquette arrière, je veux dire) depuis le temps que je l'engueule au téléphone. Et depuis six mois, il me répond la même chose : On n'y peut rien, vous êtes beaucoup trop nombreux, on n'arrive pas à fournir. Et il ajoute cet argument massue : De toute façon, ce n'est pas Citroën qui fabrique les banquettes arrière. Ce sont des sous-traitants. Et ils sont complètement débordés. Nous, conclut M. Citroën, on n'y peut rien, on s'en lave les mains. Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Est-ce que c'est une raison pour me sous-traiter ? Moi, ma voiture, je l'ai achetée à M. Citroën. Pas à des sous-traitants. Et son boulot, à M. Citroën, c'est de remplacer ma banquette arrière. Je ne veux pas savoir comment. À lui de se débrouiller.

Au fait, vous savez ce que c'est, le slogan de Citroën ? Je vous le donne en mille : « Vous n'imaginez pas tout ce que Citroën peut faire pour vous. » J'imagine très bien, au contraire. J'imagine même de mieux en mieux. Il ne peut rien faire, M. Citroën. Voilà ce qu'il peut faire. Rien. Travailleurs, travailleuses, ex-propriétaires de banquettes arrière, on vous spolie ! Regroupons-nous ! Organisons-nous ! Le droit à la banquette arrière est un droit imprescriptible de l'humanité ! M. Citroën, je vous préviens : si ça continue, on fera la première manif de voitures sans banquette arrière de l'histoire de l'automobile. Sur les Champs-Élysées, là où vous avez un beau magasin. Vous l'aurez voulu !

Extrait de la publication

Fabius, toujours plus sympa

24 novembre 2003

Jusqu'où ira Laurent Fabius pour arriver nulle part ? Parce que c'est bien ce qui le guette : une disparition corps et biens dans le triangle des Bermudes médiatique. Il a écrit un livre pour qu'on le trouve sympa. Maintenant, il court les radios et les télés pour qu'on le trouve encore plus sympa. De plus en plus sympa. Il finira sympa, Fabius. Sympa, mais fini. Essoré par les médias. Recraché par les médias. À poil. Il aura bien sûr droit à toute notre sympathie. C'est fou ce que les losers sont sympas.

Dès sa première interview pour lancer son livre, c'est ce qu'il a dit. Je cite : « Quand ils me voient, les gens me disent deux choses. D'abord que je suis plus grand qu'à la télé. Et puis que je suis plus sympa que l'image que je donne. Je me suis donc dit que j'avais encore du travail à faire. » Pas pour être encore plus grand, je présume. Mais pour être encore plus sympa. À la deuxième interview, il redit exactement la même chose. Au mot près. OK, Laurent, on a compris. Grand et sympa, d'accord. La troisième fois, à force de se répéter, il agace. La vingtième fois, on le trouve toujours aussi grand. Mais plus du tout sympa. Trop de sympa tue le sympa.

Là-dessus arrive l'affaire de la moto. C'est fou ce que la moto est tendance. En Afghanistan, le mollah Omar s'est échappé à moto. Fabius, lui, découvre la France à moto. Une moto de loca-

Extrait de la publication

tion, a-t-on fini par apprendre (celle du mollah Omar, on ne sait pas). Qu'il a rendue après son tour de piste. La France entière sait qu'il s'agit d'une 125 cm³ « custom ». Et qu'elle n'est pas « pêchue ». Je ne sais pas combien de fois j'ai entendu ces deux mots-là pendant le mois de novembre. Plus, sans doute, que tout au long de ma vie. Être ou ne pas être custom ? Être ou ne pas être pêchu ? Là est la question que je ne m'étais jamais posée. Là est la question que les journalistes et les animateurs n'arrêtent pas de poser à Fabius, d'émission de télé en émission de radio. Du coup, c'est lui que ça agace. Il en a marre qu'on le cherche sur sa moto. À mon avis, c'est lui qui l'a cherché. Mais, bon. À chaque fois, Fabius répond la même chose : j'aurais dû marquer « humour ». Le coup de la moto, à l'entendre, c'est de l'humour. C'est censé faire rire.

Résumons-nous : Laurent Fabius a loué une 125 cm³, custom mais pas pêchue, à seule fin de nous faire rire. Je ne sais pas comment vous êtes faits, vous, mais moi, la vue d'une moto me fait rarement rire. Qu'elle soit custom et pas pêchue ne change rien à l'affaire. L'humour intrinsèque d'une moto de location conduite par Laurent Fabius m'échappe complètement. Je suis désolé de lui faire de la peine, de lui couper les jarrets dans sa jeune carrière d'humoriste international, mais je reste de marbre derrière la moto de Laurent Fabius.

À mon grand regret, je dois dire la même chose des carottes râpées sous plastique. Ça aussi, selon Laurent Fabius, qui se voit rappeler tous les jours sa passion pour les carottes râpées sous plastique, c'est de l'humour. Personnellement, il ne m'est encore jamais arrivé d'éclater de rire en mangeant des carottes râpées. (Il est vrai qu'elles n'étaient pas sous plastique. Il va falloir que je tente l'expérience.) Peut-être, en revanche, la vision de Laurent Fabius essayant de manger des carottes râpées sous plastique au

guidon de sa moto 125 cm³ custom mais pas pêchue et se prenant une gamelle me ferait-elle rire. Je ne l'exclus pas. Disons que je demande à voir (avec, même, une certaine gourmandise).

Reste l'épisode « Star Academy ». Dans son livre désopilant, Laurent Fabius nous révèle qu'il lui est arrivé de voter par téléphone à la « Star Academy ». D'après lui, c'était pour nous faire éclater les zygomatiques. Et on n'a rien compris. Mettons les points sur les *i*. Il n'est pas drôle, Fabius, quand il vote à la « Star Academy ». Il est ridicule. Il est pathétique. Pas parce qu'il le fait (quoique…). Mais parce qu'il le raconte. Parce qu'il se croit obligé de le raconter. Et pourquoi se croit-il obligé de le raconter ? Pour faire sympa. Pareil pour la moto. Pareil pour les carottes. Il est pris à son propre piège, Fabius.

Ce livre, il l'a écrit pour augmenter son coefficient personnel de sympathie (pour parler comme les pros de la com). C'est lui qui le dit. Qui n'arrête pas de le dire. Mais la moto, les carottes et la « Star Ac » lui reviennent en pleine figure comme un boomerang. C'est trop gros. C'est trop je-veux-faire-sympa. Alors il cherche une porte de sortie. Il s'invente après coup des intentions qu'il n'a pas eues. Il veut nous faire croire qu'il l'a fait exprès. Il répète, sur tous les tons : « Humour ! » C'est parce qu'il est vexé comme un pou. Il n'avait pas vu venir le coup. Il voit bien que ça foire, son gros truc démago. Alors il prend l'air pincé et il nous fait la leçon : vous ne voyez même pas que c'est de l'humour. Ben non. On ne voit pas. On ne voit que la démagogie. On ne voit que quelqu'un qui nous répète : les gens me trouvent plus grand qu'à la télé et plus sympa que mon image. Qui sacrifie tout à son image. Et qui se retrouve plus petit.

Custom et pas pêchu.

Extrait de la publication

Une banquette arrière pour Noël

18 décembre 2003

Il faut que je vous raconte, là, tout de suite. Tellement c'est incroyable. La semaine dernière, je reçois un coup de fil de Mme Citroën (enfin, la chef du service Clientèle de chez Citroën). Elle me dit : « J'espère que vous ne désespérez pas, je vous assure qu'on pense à votre banquette arrière, si tout va bien, ça ne devrait pas tarder. » Ma banquette arrière ! Ça ne fait jamais que six mois qu'on me l'a volée. Six mois que Citroën me fait lanterner, comme quoi ils sont incapables de m'en fournir une autre, la faute aux sous-traitants. Six mois que je roule sans banquette arrière, comme si je conduisais une bétaillère. Et voilà Mme Citroën qui m'assure que le dénouement est proche !

Bon, je sais bien que les promesses n'engagent que ceux qui les écoutent, comme dit un haut personnage expert en promesses, mais je me prends à rêver. Et si c'était vrai ? Si la malédiction de la banquette arrière s'effaçait d'un seul coup ? L'homme vit d'espoir. Espérons et vivons, me dis-je. Tout plutôt que la résignation à une vie sans banquette arrière.

Hier, nouveau coup de téléphone. Cette fois, c'est le garagiste. Celui qui est censé m'installer ma banquette arrière quand elle sera livrée, disons vers 2023. Et vous savez ce qu'il me dit ? Il me dit : « Allô, monsieur Rémond ? Eh bien, votre banquette arrière est arrivée ! – Non ! – Si ! » Heureusement que je suis assis ! Sur la

Extrait de la publication

banquette arrière d'un taxi. Incroyable ! Je n'en reviens pas ! « Vous voulez dire que ma banquette arrière est arrivée chez vous, à votre garage ? – Ah non, pas encore. Elle est au siège, chez Citroën. »

Ma banquette est au siège. Ah, ah. Je me demande soudain combien de temps met une banquette arrière pour aller du siège jusqu'au garage. Encore six mois ? Je pose la question, avec un léger tremblement dans la voix, à l'ange Gabriel de la banquette arrière, qui vient de m'annoncer la bonne nouvelle. « Eh bien, disons la semaine prochaine, me répond-il gaiement. Jeudi, ça vous va ? » Jeudi prochain ! Quelle célérité, d'un seul coup ! Je vacille presque sous la brutalité de l'annonce. Tout va trop vite ! Plus qu'une semaine à attendre et j'aurai une banquette arrière. Je ne sais même plus à quoi elle ressemblait, celle qu'on m'a volée. Je ne sais même plus comment on fait avec une banquette arrière. Comment on s'en sert. Depuis le temps que je roule avec du vide derrière moi. Sauf quand des kamikazes acceptent de s'asseoir par terre, à leurs risques et périls. « Et vous savez, ajoute le garagiste, elle est complète, votre banquette, avec tous ses éléments ! » Une banquette complète ! Une vraie banquette, sur laquelle on peut vraiment s'asseoir ! Vous parlez d'un cadeau de Noël ! Ah, ça valait le coup d'attendre.

Je sens que je vais faire un tour entier de périphérique, rien que pour frimer avec ma banquette arrière complète. Avec des amis assis dessus, qui me diront : « Qu'est-ce qu'elle est chouette, ta banquette arrière ! Qu'est-ce qu'on est bien dessus ! Ah, ce velours, ce moelleux ! » Je jouerai les modestes : mais non, c'est juste une banquette comme une autre. Complète, d'accord, avec tous ses éléments, mais une banquette, quoi. Alors que je serai superfier, jetant des coups d'œil en douce dans le rétroviseur pour jouir de ma banquette arrière.

Je rêve, je rêve. Alors que je ne l'aurai que jeudi, ma banquette.

Extrait de la publication

Mon Dieu, faites que les voleurs de banquette arrière ne la volent pas entre le siège et le garage ! Faites que Citroën ne se soit pas trompé dans les dimensions ! Faites que les sous-traitants ne l'aient pas traitée par-dessus la jambe ! Encore une semaine à attendre. Ma dernière semaine sans banquette arrière. Voilà que j'ai comme un petit coup de nostalgie.

Dans une semaine, j'aurai une voiture qui ressemblera à toutes les voitures. Une voiture banale. Une voiture comme en ont les gens qui ne se sont pas fait voler leur banquette arrière. Alors que la mienne, elle ne ressemble à aucune autre, elle est unique. Elle est snob. C'est une voiture-concept : tout à l'avant, rien à l'arrière. Tu te souviens comment c'était, on se dira avec ma femme, quand on n'avait pas de banquette arrière ? Quand il fallait expliquer aux autres ce qui nous était arrivé ? Quand ils disaient « non ! », « c'est pas vrai ! », « c'est pas possible ! » en ouvrant des yeux ronds ? Ah, elle avait de l'allure, notre voiture. Elle avait toute une histoire. Tandis que là, à partir de jeudi, qu'est-ce qu'on va dire ? « Au fait, vous avez remarqué, on a une banquette arrière ? » Et eux : « Oui, et alors ? Nous aussi, on a une banquette arrière. On a même un volant. Et un moteur. » On aura l'air malin. On sera ridicules.

Mais je raconte n'importe quoi. C'est parce que je n'arrive pas encore à y croire. Six mois à râler tous les jours, à pester contre les voleurs de banquette arrière, à téléphoner à M. et Mme Citroën ! Et d'un seul coup, juste avant Noël, le cadeau que je n'attendais plus. C'est trop beau. C'est trop fort. C'est trop. Je sais bien qu'il n'y a pas que les banquettes arrière dans la vie. Je sais bien qu'il se passe plein de choses dans le monde. Autrement plus graves, autrement plus importantes. Mais l'homme a aussi besoin de banquette arrière. Avec tous ses éléments. Vous verrez, le jour où vous n'en aurez plus.

Le bas en 2003, le haut en 2004

5 janvier 2004

Tel que vous me voyez, je suis moulu, vanné, lessivé. Rien à voir avec les festivités de la fin de l'année. En fait, ce qui m'arrive, c'est que j'ai entrepris de monter une armoire. Pas à l'étage supérieur ni au grenier. Non : j'ai voulu monter une armoire en kit. Achetée par correspondance et livrée en pièces détachées dans deux gros cartons.

C'est la troisième armoire que je monte. Non pas que j'en fasse collection (il y a moins encombrant, si on veut à tout prix collectionner quelque chose). C'est juste que c'est pratique pour ranger les vêtements, quand on manque de placards. Vous voulez que je vous dise ? Les armoires en kit, c'est mortel. J'ai beau lire et relire la notice tranquillement, posément. Étaler sur la moquette tous les éléments, compter soigneusement les vis et les boulons, les bitoniaux et les taquets. À chaque fois, c'est le même scénario : je me plante. Juste après avoir planté les clous. Ce qui fait qu'il faut tout déclouer. Généralement, le plantage intervient vers la fin, quand le chef-d'œuvre est quasiment terminé. Et que je suis tout fier d'en être venu à bout (crois-je). Total : il faut démonter tout ce que je viens de monter. Monter, démonter et remonter : tel est le destin de l'acheteur d'armoires par correspondance. Et croyez-moi : c'est du boulot.

Cette fois-ci, pourtant, je croyais avoir réussi mon coup. L'armoire que je viens d'essayer de monter (et qui a failli avoir ma peau) est en deux parties : un haut et un bas. Un peu comme un buffet à deux corps, voyez. J'ai commencé par le bas. J'y ai mis le temps. Je me suis écrabouillé le pouce. J'ai juré comme un charretier. J'ai sué sang et eau. Mais j'y suis arrivé. Sans avoir besoin de démonter ce que j'avais monté. Non, mesdames et messieurs : du premier coup.

Un bon gros bas d'armoire bien costaud, avec des portes qui coulissent impeccable, bravo l'artiste (c'est moi) ! Ce qui fait que je me suis dit que pour le haut, ce serait pareil. Vu que c'est exactement le même principe de montage. En plus grand. Fatale erreur ! Cet excès de confiance m'a perdu. J'ai attaqué le boulot en sifflotant, répartissant artistiquement les clous, les vis et les boulons de part et d'autre du chantier. Et j'ai commencé à jouer du tournevis et du marteau, rêvant déjà à la belle armoire qui allait, comme par magie, surgir de mes doigts de fée.

C'est au moment où j'ai voulu placer la corniche que j'ai compris le désastre : j'avais tout monté à l'envers. Pas juste un petit peu, pas juste un petit boulon. Non : tout. Ce qui fait que j'ai dû tout dévisser, tout déclouer, tout démonter.

Or, je ne veux pas me vanter, mais je suis un as du vissage. Quand je visse, je visse. C'est du serré costaud. C'est fait pour tenir, pour durer. Ce qui n'est absolument pas prévu, quand je visse comme je visse, c'est que je doive dévisser. Parce que là, bonjour la fracture du poignet ! Arc-bouté sur mon tournevis, j'ai dû forcer comme un malade, au bord de l'infarctus, ahanant et soufflant comme un phoque. Et jurant comme un régiment de charretiers. Finalement, j'y suis arrivé, sans rien me casser. Sans casser le bois non plus. Seulement, après avoir tout démonté, j'ai eu comme un grand vide dans la tête : ce bout-là, je le mets où déjà ?

Extrait de la publication

Et celui-là, en haut ou en bas ? À l'endroit ou à l'envers ? J'étais complètement démonté. J'ai eu beau regarder la notice. Puis mes bouts de bois. Et encore la notice. Et encore les bouts de bois. Impossible de remettre tout ça dans l'ordre. De comprendre la logique du puzzle. Alors je me suis dit que le haut attendrait. J'ai déjà le bas, un beau bas que je ne me lasse pas d'admirer, avec ses portes coulissantes et tout. Le haut, ce sera pour l'année prochaine. C'est-à-dire pour demain (j'écris cette chronique le 31 décembre). J'ai tout laissé en plan : le plan, les vis et les boulons, les bouts de bois, le tournevis et le marteau. Je me suis dit que la nuit porterait conseil (quoique, la nuit du réveillon…). L'année prochaine, tout sera limpide, lumineux. Parfaitement logique. Le bas en 2003, le haut en 2004 ! 2004 est une année pour les hauts d'armoire. Je la sens bien, 2004. L'année prochaine, j'aurai une armoire du tonnerre.

C'est alors que j'ai regardé l'autre armoire. La vieille. Parce que j'ai oublié de vous expliquer : j'ai acheté la nouvelle armoire, avec un haut et un bas, pour remplacer une autre armoire. Que j'avais moi-même montée. Qui a fait bien de l'usage. Mais qui est devenue trop petite. Non pas qu'elle ait rapetissé. Mais c'est le nombre de trucs à mettre dedans qui a augmenté. Bref. Me voilà avec une belle armoire toute neuve. Enfin, pour l'instant, avec un bas d'armoire (le haut, c'est comme si c'était fait). Et la vieille, qu'est-ce que j'en fais ? En fait, j'avais prévu de l'apporter dans un dépôt-vente. Oui, mais comment ? Parce que, je ne sais si vous êtes au courant, mais j'ai une nouvelle banquette arrière. Toute neuve. Bien entendu, je pourrais la démonter. Pour transporter la vieille armoire. Mais démonter une banquette arrière que j'ai attendue pendant six mois, franchement, je n'ai pas le courage. Je ne peux pas lui faire ça. De toute façon, il est hors de question que je démonte ma banquette arrière après avoir monté,

Extrait de la publication

Comme une chanson dans la nuit
suivi de Je marche au bras du temps
« Points » n° P1713

Les romans n'intéressent pas les voleurs
Stock, 2007

Le cintre était sur la banquette arrière
Petites chroniques de la vie quotidienne
Seuil, 2008

Celui qui n'est pas venu
Stock, 2009

Les Coulures du temps
(avec Luc Maréchaux)
Naïve, 2010

Et puis un jour j'ai entendu Bob Dylan
JBZ & Cie, 2011

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE (EURE)
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2008. N° 97730 (00000)
Imprimé en France

Extrait de la publication